Roberto Saviano

Extra pure

Voyage dans l'économie de la cocaïne

folio actuel

COLLECTION
FOLIO ACTUEL

Roberto Saviano

Extra pure

Voyage dans l'économie de la cocaïne

Traduit de l'italien
par Vincent Raynaud

Gallimard

Titre original :
ZERO ZERO ZERO

© Roberto Saviano, 2013. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Georgijevic / iStock / Getty Images (détail).

Né à Naples en 1979, Roberto Saviano est écrivain, journaliste et essayiste. Son premier livre, *Gomorra : Dans l'empire de la camorra* (Éditions Gallimard, 2007, Folio n° 4977), s'est vendu à plus de cinq millions d'exemplaires dans le monde. Menacé de mort par les clans de sa région, il vit sous protection policière depuis lors.

Ce livre est dédié à tous les carabiniers qui ont assuré ma protection rapprochée, aux trente-huit mille heures passées ensemble et à celles qui viendront.

Partout.

Je ne crains pas qu'on me piétine.
Une fois piétinée, l'herbe devient sentier.

BLAGA DIMITROVA

Coke #1

La coke, quelqu'un autour de toi en prend. Ton voisin dans le train, qui s'est fait une ligne ce matin au réveil, ou bien le chauffeur du bus qui te ramène à la maison, pour faire des heures supplémentaires sans ressentir de douleurs aux cervicales. Parmi tes proches, quelqu'un en prend. Si ce n'est pas ton père ou ta mère, si ce n'est pas ton frère, alors c'est ton fils. Et si ce n'est pas ton fils, c'est ton chef de bureau. Ou sa secrétaire, qui sniffe seulement le samedi soir, histoire de s'amuser. Si ce n'est pas ton chef, c'est sa femme, pour parvenir à se laisser aller. Si ce n'est pas sa femme, c'est sa maîtresse, à qui il en offre à la place des boucles d'oreilles et de préférence aux diamants. Si ce ne sont pas eux, c'est le routier qui transporte des tonnes de café jusqu'aux troquets de ta ville et qui, sans coke, ne supporterait pas toutes ces heures d'autoroute. Si ce n'est pas lui, c'est l'infirmière qui change le cathéter de ton grand-père : avec la coke, tout lui semble plus léger, même les nuits. Si ce n'est pas elle, c'est l'ouvrier qui repeint la chambre de ta copine : au début il était juste curieux, puis il a fini par s'endetter. Là, près de toi, quelqu'un en prend. C'est le policier qui va

t'arrêter : il sniffe depuis des années, tout le monde l'a remarqué et ses supérieurs reçoivent des lettres anonymes, envoyées dans l'espoir qu'on le suspende avant qu'il ne fasse une connerie. Si ce n'est pas lui, c'est le chirurgien qui se réveille à cet instant et va opérer ta tante : grâce à la coke, il réussit à ouvrir et à refermer jusqu'à six personnes le même jour. Ou bien c'est l'avocat qui s'occupe de ton divorce. C'est le juge chargé de ton procès civil : dans son esprit, ce n'est pas un vice, juste un petit coup de pouce pour mieux profiter de la vie. C'est la vendeuse qui te tend le billet de loterie censé modifier le cours de ton destin. C'est l'ébéniste en train de poser un meuble qui t'a coûté un mois de salaire entier. Si ce n'est pas lui, c'est le monteur Ikea aux prises avec l'armoire que tu serais bien incapable d'assembler toi-même. Si ce n'est pas lui, c'est le syndic sur le point de sonner chez toi. C'est l'électricien, celui qui s'efforce en cet instant de déplacer une prise dans ta chambre à coucher. Ou c'est le chanteur que tu écoutes pour te détendre. La coke, le prêtre en prend, celui à qui tu vas demander si tu peux faire ta confirmation, car tu vas être le parrain de ton neveu, et il est stupéfait que tu n'aies pas déjà reçu ce sacrement. Ce sont les extras qui serviront au mariage de samedi prochain : s'ils ne sniffaient pas, ils n'auraient pas assez d'énergie dans les jambes pour tenir toutes ces heures. Si ce ne sont pas eux, c'est l'adjoint au maire qui vient d'opter en faveur de nouvelles rues piétonnières ; la coke, on lui en fournit gratuitement, pour services rendus. L'employé du parking en prend : à présent il a besoin d'un petit rail s'il veut éprouver un peu de joie. C'est l'architecte qui a rénové ta maison de vacances, c'est le facteur qui vient de te remettre le pli contenant ta nouvelle carte bancaire. Si ce n'est

pas lui, c'est la fille du call center, qui te répond d'une voix tonitruante et te demande en quoi elle peut t'aider, sa bonne humeur inaltérée à chaque appel est un effet de la poudre blanche. Si ce n'est pas elle, c'est l'assistant assis à la droite de l'examinateur qui va te faire passer ton oral d'examen, la coke l'a rendu nerveux. C'est le physiothérapeute qui essaie de remettre ton genou en place : lui, au contraire, la coke le rend sociable. C'est l'attaquant, celui qui a marqué un but coupable de t'avoir fait perdre un pari que tu pouvais encore gagner à quelques minutes de la fin du match. Ou la prostituée que tu vas voir pour vider ton sac avant de rentrer chez toi, car tu n'en peux plus : elle en prend, car la coke lui permet de ne plus voir les types qu'elle a en face d'elle, derrière, dessus, dessous. Le gigolo que tu t'es offert pour tes cinquante ans en prend, vous en prenez tous les deux, et grâce à la coke il a la sensation d'être un super mec. Le sparring-partner avec qui tu t'entraînes sur le ring en prend, car il veut perdre du poids. Si ce n'est pas lui, c'est le moniteur d'équitation de ta fille ou la psychologue que consulte ta femme. Le meilleur ami de ton mari en prend, celui qui te fait la cour depuis des années mais qui ne t'a jamais plu. Si ce n'est pas lui, c'est le directeur de ton école. Le pion sniffe. Ou l'agent immobilier qui était en retard, justement la fois où tu as réussi à te libérer afin de visiter un appartement. Le vigile en prend, ce type qui persiste à vouloir cacher sa calvitie avec les cheveux qui lui restent alors que désormais tout le monde se rase le crâne. Si ce n'est pas lui, c'est ce notaire chez qui tu espères ne plus jamais devoir retourner et qui prend de la coke afin d'oublier les pensions alimentaires qu'il verse à ses ex-épouses. Si ce n'est pas lui, c'est le chauffeur de taxi qui peste contre la circulation

avant de retrouver sa bonne humeur. Et si ce n'est pas lui, c'est le cadre dirigeant de ton entreprise, que tu dois inviter chez toi et convaincre de favoriser ton évolution de carrière. C'est le policier municipal qui te colle une prune et qui transpire copieusement en te parlant, bien qu'on soit en plein hiver. Ou bien le laveur de carreaux aux yeux enfoncés, qui arrive à s'en payer en empruntant de l'argent, ou encore ce jeune gars qui glisse des prospectus cinq par cinq sous les essuie-glaces des voitures. C'est l'homme politique qui t'a promis une concession, celui que tu as envoyé à l'Assemblée nationale grâce à ta voix et à celles de ta famille, le type qui est tout le temps agité. C'est le président du jury qui t'a mis à la porte à la première hésitation. Ou c'est l'oncologue que tu es allé voir, on t'a dit que c'était le meilleur et tu espères qu'il pourra te sauver. Lui, après un bon rail, il se sent tout-puissant. Ou c'est le gynécologue qui oublie de jeter sa cigarette avant d'entrer dans la pièce et d'examiner ta femme alors que les premières contractions sont déjà là. C'est ton beau-frère, qui fait tout le temps la gueule, ou c'est le petit ami de ta fille qui, lui, est toujours guilleret. Si ce ne sont pas eux, alors c'est le marchand de poissons qui dispose les filets d'espadon sur son étalage, ou le pompiste qui fait déborder l'essence hors du réservoir. Il sniffe pour se sentir jeune, mais désormais il n'arrive même plus à enfiler le pistolet dans le trou. Ou bien c'est ton médecin généraliste, que tu connais depuis des années et qui signe sans sourciller tes congés de maladie bidon, car tu sais toujours quoi lui offrir à Noël. Le concierge de ton immeuble en prend, et si ce n'est pas le cas, l'enseignante qui donne des cours de soutien à tes enfants le fait, elle ou bien le prof de piano de ton neveu, la costumière de la compa-

gnie théâtrale dont tu iras voir le spectacle ce soir. Le vétérinaire qui soigne ton chat. Le maire, chez qui tu es allé dîner. L'entrepreneur en bâtiments qui a construit la maison dans laquelle tu habites, l'écrivain dont tu lis le livre avant de t'endormir, la journaliste que tu regarderas présenter les informations télévisées. Mais, tout bien considéré, si tu penses qu'aucune de ces personnes n'est susceptible de consommer de la cocaïne, soit tu es incapable de le voir, soit tu mens. Ou bien ça signifie tout simplement que la personne qui en prend, c'est toi.

1

LA LEÇON

« Ils étaient tous assis autour d'une table, ici même à New York, pas très loin.

— Où ? » j'ai demandé sans réfléchir.

Il m'a regardé, comme pour dire qu'il n'arrivait pas à croire que je puisse être aussi stupide et poser pareille question. Le récit que j'allais entendre était un renvoi d'ascenseur. Quelques années plus tôt, en Europe, la police avait arrêté un jeune homme. Un Mexicain muni d'un passeport américain. Il avait été expédié à New York où on l'avait fait mijoter, on lui avait épargné la prison et on l'avait plongé dans les trafics qui alimentaient la ville. De temps en temps, il livrait des informations et, en échange, on le laissait en liberté. Ce n'était pas exactement un indic, juste quelque chose d'approchant, ainsi il ne se faisait pas l'effet d'être une balance et pas davantage un affilié comme les autres, imperturbablement muet, respectant la loi du silence. Les policiers lui posaient des questions d'ordre général, jamais circonstanciées au point de lui faire courir des risques au sein de son clan. Il fallait qu'il rapporte des impressions, des humeurs, qu'il signale de futures réunions ou annonce de possibles guerres. Pas de preuves, pas

d'indices : rien que des rumeurs. Les indices, ils iraient les chercher dans un second temps. Mais désormais ça ne suffisait plus. Au cours d'une réunion à laquelle il avait participé, le jeune homme avait enregistré un discours sur son iPhone. Et les policiers étaient inquiets. Certains d'eux, avec qui j'étais en relation depuis des années, voulaient que j'écrive un article à ce sujet. Que j'en parle quelque part, que je fasse du bruit, pour tester les réactions, comprendre si le récit que j'allais écouter avait bel et bien été fait comme le jeune homme le prétendait ou si c'était une mise en scène, une mascarade destinée à piéger les Chicanos et les Italiens. Je devais en parler pour faire bouger les milieux au sein desquels ces paroles avaient été prononcées et écoutées.

Le policier m'attendait sur une petite jetée de Battery Park. Il ne portait ni casquette, ni imperméable, ni lunettes de soleil, aucun camouflage ridicule : il était vêtu d'un tee-shirt aux couleurs vives, il avait des tongs aux pieds et affichait le sourire de quelqu'un qui a hâte de révéler un secret. Il parlait un italien fortement empreint de dialecte et néanmoins compréhensible. Il n'a recherché aucune forme de complicité, il avait reçu l'ordre de me faire son récit et s'est exécuté sans guère de préambule. Je m'en souviens très bien. Ce qu'il m'a raconté est resté gravé en moi. Avec le temps, j'ai acquis la certitude que les souvenirs que nous conservons ne sont pas seulement stockés dans notre tête, ils ne sont pas tous enregistrés dans la même partie de notre cerveau. Je suis persuadé que d'autres organes ont également une mémoire : le foie, les testicules, les ongles, les côtes. Lorsqu'on écoute des paroles dramatiques, c'est là qu'elles restent emprisonnées. Et quand ces organes se les remémorent, ils envoient

au cerveau ce qu'ils ont enregistré. Le plus souvent, je constate que c'est mon estomac qui se rappelle, lui qui emmagasine le beau et l'horrible. Je sais qu'ils sont là, certains souvenirs, je le sais parce que l'estomac s'agite. Et parfois le ventre aussi s'agite. C'est le diaphragme qui fait des vagues : une fine lamelle, une membrane nichée là et ses racines au centre de notre corps. C'est de là que tout part. Le diaphragme fait haleter, frissonner, mais aussi pisser, déféquer, vomir. C'est avec lui que les femmes poussent pour accoucher. Et je suis également persuadé que le pire se concentre à certains endroits : c'est là que se trouvent les déchets. J'ignore où il se trouve en moi, cet endroit, mais je sais qu'il est plein. Et à présent il déborde, il est comble, au point que plus rien n'y entre. Mon lieu des souvenirs ou, plus exactement, des déchets, est saturé. On pourrait croire que c'est une bonne nouvelle, qu'il n'y a plus de place pour la douleur. Mais ça n'en est pas une. Si les déchets n'ont nulle part où aller, ils se glissent là où ils ne le devraient pas. Ils se coincent dans les endroits qui recueillent d'autres souvenirs. Le récit de ce policier a définitivement rempli la partie de moi qui se rappelle les pires choses. Celles qui ressurgissent quand on croit que tout va mieux et qu'on a devant soi un matin lumineux, lorsqu'on rentre à la maison et qu'on se dit qu'au fond la vie vaut la peine d'être vécue. Dans ces moments-là, les noirs souvenirs s'échappent de quelque part telle une fuite, un reflux, de même que les ordures d'une décharge, enfouies sous terre ou recouvertes de plastique, trouvent toujours un chemin vers la surface pour tout empoisonner. Oui, c'est précisément dans cette partie du corps que je conserve le souvenir de ces paroles. Il est inutile d'en chercher la latitude exacte,